

“Arrêt sur 750 Images”

par Daniel Mallerin à propos du travail de Placid*

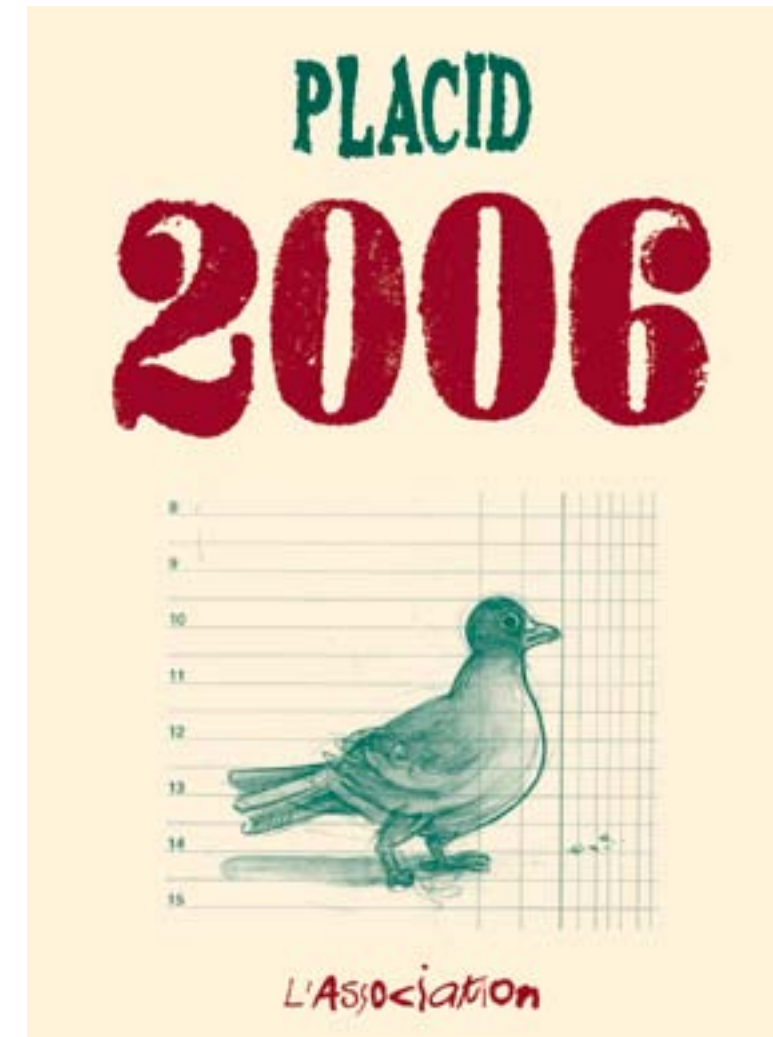
Mai 2017.

“La dernière bande décennie de Placid, débute en 2006 par la publication du fac--similé de son Quo vadis « customisé » - un dessin recouvrant chacune de ses faces martiales ; l’année suivante, les éditeurs héroïques (L’association) réitèrent le défi.

2006 est exécuté à la mine de plomb, 2007 au stylobille 4 couleurs.

Voilà deux oeuvres qui, dans les annales de l’édition et du dessin - pourquoi pas de l’art conceptuel, hein ? -, sont tellement hors normes que non seulement aucun commentateur ne s’est risqué à décrire ni le pari, ni la singularité du résultat, mais encore : parmi ceux qui ont tenté de suivre la suite – ces années stakhanovistes - aucun n’a fini de décrypter, d’une grille de lecture à l’autre, d’un détail à l’autre, cette ahurissante somme de près de 750 dessins réalisés durant deux ans, jour après jour.

Un défi digne d’Alfred Jarry à pulvériser l’une après l’autre des contraintes de fakir, ferrailant avec l’armature implacable de l’agenda, taillant des verticales, renforçant le quadrillage pour y superposer, à bords perdus, un tableau-dessin forçant forcément sur le trait, saturant la trame afin de faire reculer la grille du temps, qui jamais n’est abolie ; un tableau vivant dont les acteurs sont les gens que Placid, dans ses allées et venues de chasseur d’images, surprend dans leur corrélation au décor public (ou vice versa), osmose fugace logée dans un fragment de l’espace traversé qui lui donne l’allant, badaud ébaubi, de s’y projeter avec armes et bagages - son calepin, son crayon-oeil, ses obsessions de compositeur, sa foi de charbonnier et son bagout de turlupin -, autrement dit : entrer dans la danse du hasard, choper son irruption, absorber sa mobilité et, fébrilement, la réinjecter en lignes torves, volumes enflés, déformations et exagérations comme autant de techniques d’assaut contre la grille inflexible du Quo vadis durant les minutes et les heures qui suivent le jet de l’exquise esquisse, jusqu’à ce que la page du jour soit saoule, et passer au lendemain.



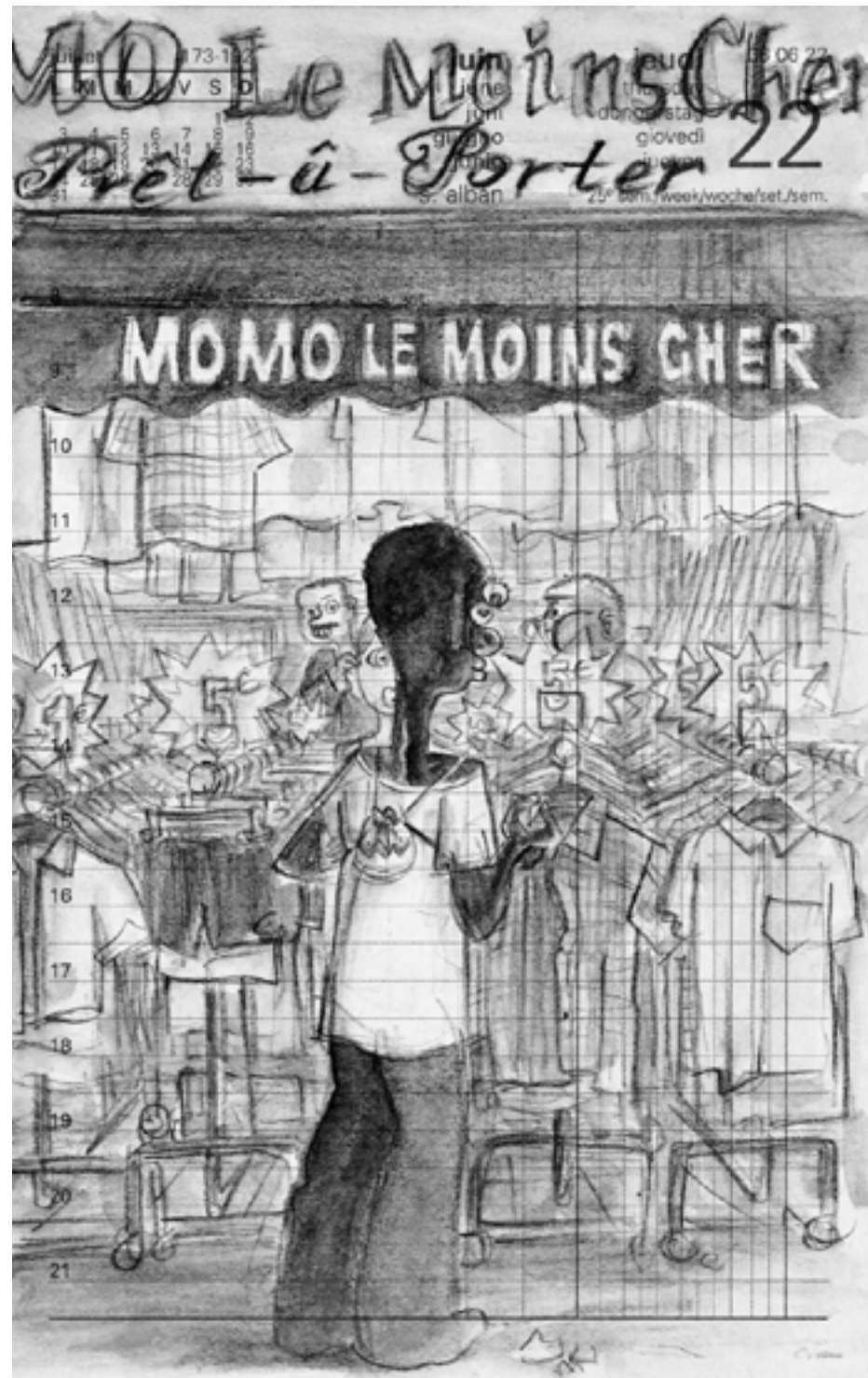
Mais, pour suggérer la parenté littéraire de ces ouvrages, efforçons-nous de raconter tout autrement ce surprenant tour des choses en 730 jours, du moins son commencement :

Le dimanche premier janvier 2006, avec sa grammaire expressionniste, ses tics de caricaturiste, son prurit sarcastique, ses compositions tendues et son bréviaire disciplinaire, Placid entre dans l'inéluctable engrenage en réalisant le portrait mi-Grosz, mi-Dubout, d'un fêtard titubant dans un décor de cuite, suivi le lendemain par un autoportrait en pied et gueule de bois, le nez plongé dans un courrier fâcheux remis par le facteur que l'on voit, depuis la porte grande ouverte sur le palier de l'étage, disparaître par l'escalier de l'immeuble tandis que Suzanne six ans et sa copine chauffent à blanc l'atmosphère en s'écharpant pour une poupée - au pittoresque de la vie parisienne -, et puis, le mardi trois janvier, les bonnes résolutions de l'année en poche, Placid s'extrait de son Pelleport d'attache et exécute son premier tableau de « choses vues » dans la rue – un chassé-croisé de trois passants agencé comme un bouquet de fleurs dans un vase - et c'est à partir de ce jour que l'expérience intérieure/extérieure se précipite dans une telle succession de situations imprévisibles - il neige le 4 janvier - entraînant une telle succession de trouvailles de modifications dans le psychisme de l'aventurier méticuleux, qu'il faudrait un volume égal de papier pour la commenter par le détail, comme on le ferait d'une succession de poèmes savants.



Le diable, en effet, s'en mêle très rapidement, aussi rapidement que l'accoutumance à une drogue, exigeant à coups de détails son tableau quotidien, son dû de compositions et sensations inédites : ceux qu'ordinairement on ne voit pas, qu'on ne voit plus ; les incongrus qui sautent à la figure et déforment les angles de vue ; ceux à partir desquels s'ordonnent une scène cocasse ; les détails d'un jour de pluie, d'un jour de congé, d'une nuit sous les lampadaires ; les détails alambiqués du décor se télescopant aux détails de la physionomie, mimiques et postures de chaque figure de chaque tableau ; les détails que ne manqueront pas de recueillir dans cent ans les lecteurs de Placid comme on décryptait, hier, les tableaux de Louis Sébastien Mercier ; les détails fébriles de la mise en scène des activités urbaines, soulignant la surenchère des injonctions, l'étendue illimitée de l'empire des signes ; les détails caractérisant les codes vestimentaires jusqu'aux mutations morphologiques de l'homo Y & Iphone ; les détails par lesquels l'histoire affleure, incognito ou en grandes pompes, dans le mouvement perpétuel de la ville ; les détails qui tuent la sociologie et la propagande qui l'emballe ; les détails mettant à jour les empreintes inconscientes de l'étrange promiscuité citadine que ne sauraient saisir photographes et vidéastes avec le même mobile ; les détails qui interdisent de céder aux tics narcissiques d'une certaine production graphique des années 80 ; les détails qui redoublent la variété sans fin des « choses vues », le défi de leur représentation dans leur exacerbation baroque ; les détails attestant que Paris n'est plus mythomane à se prétendre cosmopolite, comme le soupçonnait Jacques Réda vingt ans plus tôt dans ses Châteaux des courants d'air, et c'est un des aspects les plus mémorables de la lecture des ouvrages de Placid, elle mériterait qu'on s'y attarde, comme on aimerait sonder davantage l'émulsion sensible, l'approche empathique - ce travail sur le motif associant paysage, physionomie et scansion du temps -





tout au long de ces centaines de pages d'où jaillissent, en diables, d'innombrables figures de l'altérité, plus ou moins familières, dont la singularité, une fois détaillée, produit une onde de choc que la plasticité du dessin de caricature embrasse, parce que, tout de même, ces « choses vues » que Placid tente de prendre de vitesse - Je m'approche des choses, je m'en éloigne. Je me glisse sous elles, j'entre en elles, disait Dziga Vertov – échappent de toute évidence à la seule logique cérébrale, rapportant l'évidence du désir, la prédisposition dionysiaque et l'ébrouement du cancan dessiné, si bien qu'en passant d'un tableau à l'autre des centaines de fois de suite, on se sent atteint par l'exaltation flagrante du coureur de fond que le passage de l'année 2006 à l'année 2007, de la mine de plomb au Bic 4 couleurs - ses estompes électriques, son assurance grasse, sa pointe glissante -, ne fait qu'exacerber en renforçant le conflit entre le mouvement et le quadrillage - l'hystérie-bic -, en élevant le niveau d'exigence (grâce auquel il serait possible d'atteindre l'ivresse de précision évoquée par Boris Pilniak dans son Conte de la lune non éteinte), en poussant ses avantages de virtuose tout en assumant crânement les maladresses inévitables, si bien que, craignant l'overdose, on se met à tourner plus vite les pages en quête d'une accalmie introuvable, un dénuement où l'oeil trouverait le repos, où l'intelligence de l'observation, sans cesse sollicitée, pourrait se mettre en veilleuse, et c'est alors que l'on prend conscience - à travers la vision provoquée par l'accélération et l'agrégation des situations et expériences - que ce que l'on tient dans les mains, ce flip book boursoufflé, au-delà de sa qualité de « Journal graphique » dont on aimerait bien l'affubler pour lui faire un peu de place dans la mode des « romans graphiques », est tout simplement un défi n'ayant aucun équivalent en compétition athlétique ou artistique, une bande dessinée dont le déroulement semble outrepasser la fin : la bande passante de Placid dans la galaxie de l'imprimé comme une invitation espiègle à observer l'arc du style rococo à travers toutes ces « choses vues » qui sont dédaignées, à se les approprier comme on le ferait d'un concert en plein air, chatouillé par l'étonnement, le bourgeonnement du désir et l'attente d'un écart diabolique par où le désordre s'insinuerait pour renverser d'un sortilège d'enfant toute convention.

Le 31 décembre 2016, sur une double page, dont une est soustraite à la servitude volontaire de la verticale (donc du quadrillage) comme si la herse levée libérerait une porte de sortie, ou un apaisement horizontal attendu, Placid réalise son dernier tableau à Lescherolles (dont le nom figure en tête de chacun des deux ouvrages dans la liste des localités hors Paris, pour la plupart lieux de villégiature familiale élus pour les vacances scolaires) qui représente un paysage de campagne hivernale ouverte par un chemin de terre où s'éloigne un bibendum à doudoune, accompagné d'un enfant et précédé de deux chiens, tandis que l'espace, suivant les lignes noires des câbles électriques, les lignes bleues pâles du ciel, s'évase en soulevant et creusant la composition des vallonnements striés de buissons rouges/noirs, hérissés d'arbres dénudés et gris : une échappée bille en tête, en demi-respiration, qui semble illustrer la question posée par la marque de l'agenda.

Quelques mois plus tard, grâce à l'insuccès commercial de ses livres, sevré du Quo vadis, Placid retrouve la matière virginale et soyeuse du papier à dessin. Cependant, sachant emprunter maintes autres formes (d'exigence), le diable n'entend pas lâcher un auxiliaire aussi complaisant : la bande décennie, jusqu'au 11 mai 2017, a encore huit années devant elle. »

